

JEAN-CLAUDE DUTERTRE



JEAN-CLAUDE DUTERTRE



Niché avec femme et enfants à Mauvezin-d'Armagnac (40240), aux frontières du Gers, Jean-Claude vit de sa peinture dans le calme et le recueillement de ce petit village.

Une fois pour toutes, il a mis un trait sur la vie parisienne. Dans son vaste atelier ouvert sur le ciel, avec un entêtement patient, réfléchi et une grande lucidité, Jean-Claude règle quotidiennement ses comptes avec la toile blanche, miroir des drames qu'il met à plat jusqu'au seuil de l'illisibilité.

Figuratif ? Non-figuratif ?

Sitôt que l'œil croit trouver une image, sa lecture est remise en cause, piégée par le rythme et l'ardeur de la composition colorée.

Et nous voilà forcés de rentrer dans la peinture sans autre référent que la peinture elle-même. Placez-vous à distance, puis doucement approchez. Tout est à voir, jusqu'à le perce-voir.

Durant 1991, une grande exposition aura lieu à l'abbaye cistercienne de Flaran, dans le Gers, département de naissance et d'affection de Jean-Claude.

Anto Alquier. ■



– *A part la peinture, que sais-tu faire ?*

– Ce qu'on sait faire on ne le sait jamais très bien tant qu'on n'a pas essayé de faire. J'apprends à comprendre tous les jours, parfois je me sens totalement borné. L'analyse tourne trop court à mon gré. C'est une affaire de forme physique. L'énergie manque, plus de jus. Il m'arrive de savoir parler.

– *Quel a été ton cheminement pictural ?*

– Je suis parti d'un double attrait. D'un attrait pour la peinture des musées et très vite pour l'école de Paris des années 50. Puis, partant de là, j'ai progressivement découvert toute la peinture moderne. Je me suis toujours intéressé à tout ce qui se faisait, mais en enracinant mon système critique, mon regard, sur l'admiration que j'éprouve pour Vinci, Poussin, Chardin, Ucello, Giotto, Cimabue, Caravage, Goya puis Cézanne, Klee, Rauscheneberg, Bram Van Velde, Bissière, Estève, Monet et bien d'autres... Comprendre, aimer la peinture c'est débusquer la modernité. Toute une affaire comme chacun sait. Elle est de tous les temps multiforme.

– *Ta peinture se présente-t-elle comme une synthèse de tous ces peintres ?*

– Nous sommes tous des alchimistes qui nous ignorons. Notre mémoire engrange et l'esprit choisit. C'est le résultat de tout un système de filtres qui procède d'une pensée et des aléas d'un parcours. C'est tout cela qui à un moment donné crée une situation, un état de l'esprit qui engendre l'inspiration. L'idée en quelque sorte lorsqu'elle prend assez de corps pour devenir un projet ; une sorte de mirage vis-à-vis duquel il faut se battre pour préserver une certaine liberté pour que la peinture adviene.

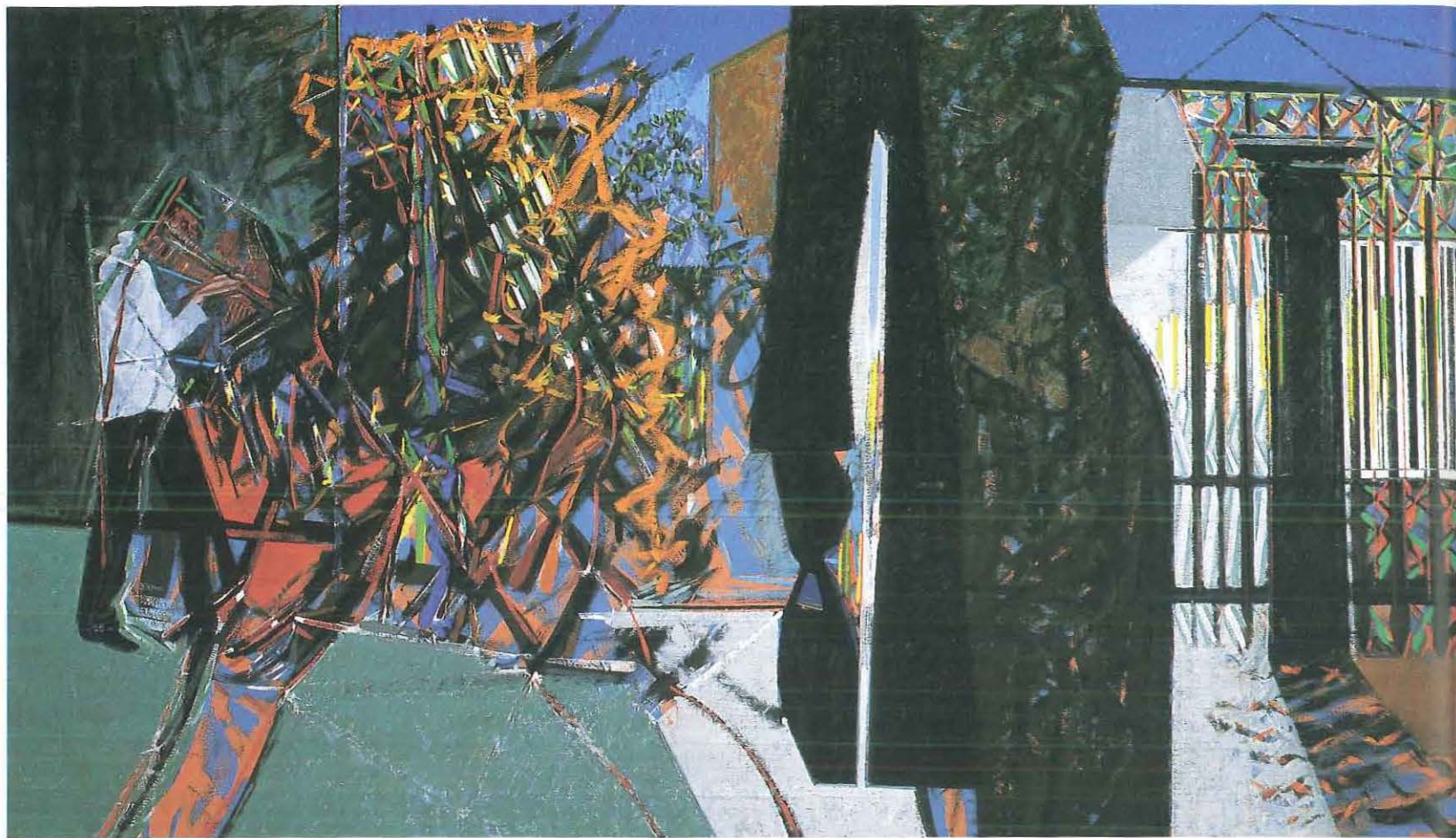


– *Quelle attitude faut-il avoir pour aborder la peinture ?*

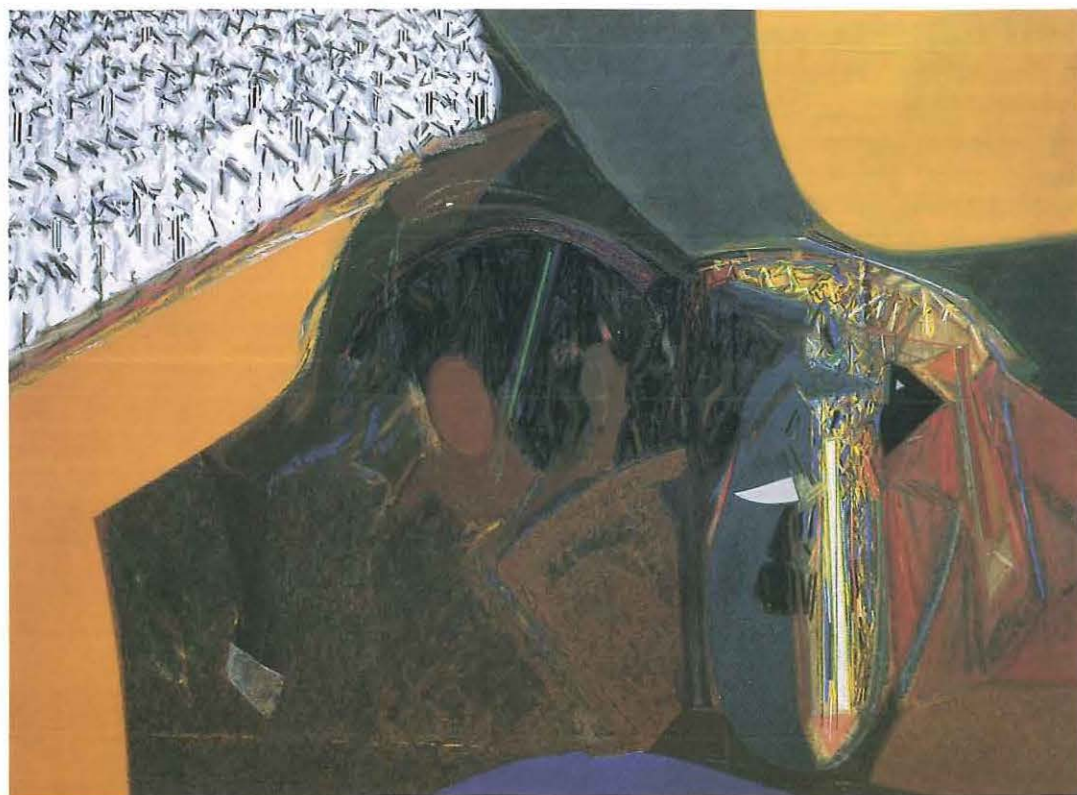
– Il faut d'abord avoir envie de regarder. Or, cela se cultive autant chez le peintre que chez l'amateur. Il est clair que plus on fréquente la peinture, si ce n'est le dégoût, plus l'appétit vient. Pour goûter il faut de l'appétit. A force de regarder on voit, et le jeu de la préférence se fait. Et un jeu de questions s'organise, base d'un système critique.

Tout le monde possède une culture. Elle peut soit aider, soit handicaper. La culture c'est tout ce qui se présente à ton esprit lorsque tu regardes quelque chose. Les associations d'idées ne se font pas par hasard. Le « *je n'y connais rien* » est un système de défense. On ne peut pas savoir à quel degré se situe le mensonge, la manœuvre, la crainte d'être pris pour un idiot, l'orgueil donc. C'est un petit jeu banal, mais ce n'est pas parce qu'il est banal qu'il est simple. Moi j'ai tendance à préférer les gens qui regardent ma peinture simplement, sans chercher à se créer une silhouette. Un bon tableau, quel que soit le système par lequel il est passé, possède assez d'énergie, de charge émotionnelle pour provoquer une réaction qui va évoluer avec le temps. Il faut prendre son temps. Tout individu suit un itinéraire. Ou bien son esprit lui oppose un système de défense contre lequel il doit se battre ou, au contraire, il est relativement détendu, libre. Et à ce moment-là, il se laisse emporter par son esprit. Le bagage que chemin faisant il acquiert lui permet d'aborder la peinture avec un système d'interrogation ouvert, sans interdictions. Il ne faut jamais cesser de tendre à faire le ménage.

Je produis assez peu, car j'ai tendance à vouloir que chaque toile soit une totalité. Au-delà d'un certain format, il faut qu'elle soit l'aboutissement d'un projet. Je réalise un certain nombre de dessins et d'aquarelles. Et puis émergent des urgences, ludiques ou graves. Il y a toujours cet arrière-plan de travail préalable, de réflexion, de passages à travers un certain nombre d'émotions, d'expériences et je passe alors de l'allusion qui est sur le papier à quelque chose de plus affirmé, de plus mûr qui est la peinture à l'huile. Et là je ne suis à l'aise qu'au-delà d'un certain format car je sais que compte tenu du format, je vais me donner le droit de passer suffisamment de temps pour pousser le plus loin possible ma proposition. Parfois il y a un sujet, parfois il m'arrive de passer au travers d'un jeu comme le rugby ou d'un art comme la taumachie, l'opéra. Ça peut être un sujet érotique, une action, une situation, un conflit. Si je désire un sujet relativement apparent, je garde de préférence un certain nombre de signes, de blocs qui rappellent l'image. Soit au contraire, je tire de mes recherches un argument purement thématique qui devient le support d'une composition, d'une figure. Qu'il y ait ou non un argument initial, identifiable en tant qu'histoire par l'image, il faut exprimer cela avec une écriture, des formes, des couleurs, des valeurs, des intensités, des rapports de force qui servent le sens ou le non-sens. Aussi calme que soit une peinture, elle contient une part de violence ; aussi violente que soit une peinture, elle contient des zones de calme. Ce jeu-là fait le drame du tableau. Une peinture doit être un corps vivant immobilisé par cette prestidigitation qu'est l'acte créateur.



C'est d'ailleurs ce qui peut amener l'individu qui peint ou l'amateur à trouver dérisoire la tentative. A partir du moment où l'on a accepté de jouer ce jeu-là, le problème de la qualité est la seule question à se poser. Percevoir à la limite : devoir du peintre et de l'amateur. Il faut examiner ce qu'une peinture engendre comme type de questionnements, comme type de plaisir, comme mode de jeu. Ce qui compte c'est son pouvoir de durer, de renouveler le plaisir, l'émotion. L'intérêt du commentaire sur la peinture permet de mettre en évidence que la façon de percevoir d'un tel est très proche de celle qu'on a soi-même. Cela permet une prise de confiance et dans le cas contraire on apprend des choses sur ce qu'on fait, sur soi-même, sur la lecture, les fantasmes.



– Il n'y a donc aucune spontanéité dans ta peinture ?

– J'utilise comme support des choses qui ont été spontanées et que j'ai mises en observation. Je ne pense pas que la spontanéité existe nue. La chose la plus spontanée est plus ou moins inconsciemment le produit de toute une démarche. Celui qui n'a jamais dessiné et qui va subir l'impulsion de tracer quelque chose peut croire que c'est très spontané mais, en réalité, c'est un produit mis sous pression et cultivé depuis très longtemps.

– La perception que le public a de tes œuvres est-elle une source d'enrichissement ?

– Oui, complètement. Montrer ma peinture fait partie de mon travail. Vous m'apprenez autant de choses quand vous réagissez devant une toile que lorsque je prends du recul et que je me pose des questions sur la façon dont je vais poursuivre ou arrêter... en cherchant l'ouverture.

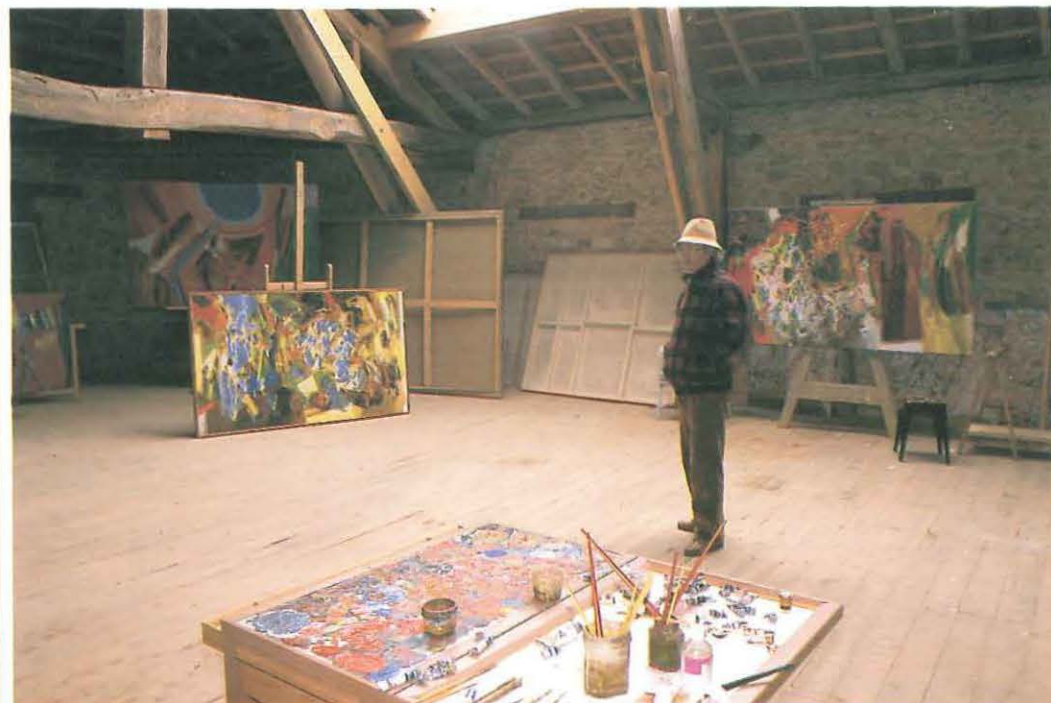
Le peintre est sans cesse amené lorsqu'il montre sa peinture à se revoir face à son tableau, face à la raison qu'il a de faire ce tableau.

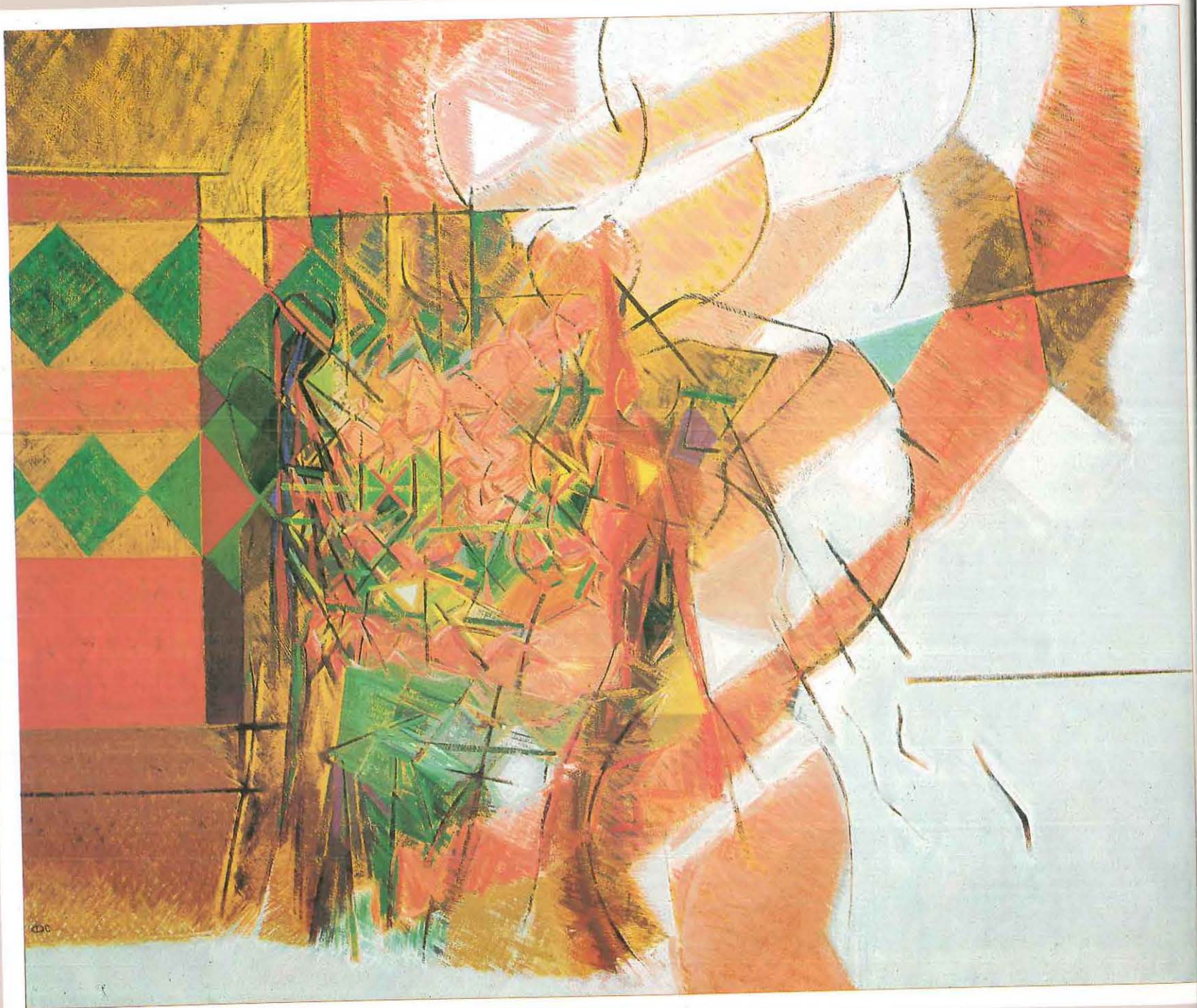


Pourquoi la peinture ? Pourquoi l'existence de l'art, de l'œuvre d'art et du sacré ? Chaque fois qu'un peintre montre sa peinture, quelle que soit sa situation, il vit toujours un moment de doute. La peinture, pour moi, n'est pas tranquillisante et ça n'est pas original.

– *T'arrive-t-il d'avoir des repentirs, de reprendre une toile que tu avais jugée terminée ?*

– Très souvent. D'ailleurs je ne juge jamais une peinture achevée. J'ai beaucoup de difficulté à conclure. Je suis capable de reprendre une toile au bout de dix ans, même des toiles déjà vendues quand elles appartiennent à des gens qui veulent bien me les confier. Il s'agit d'amis avec lesquels s'instaure un dialogue. Leur curiosité peut l'emporter. Mais il y a des toiles qui se prêtent à une évolution. D'autres non. Certaines sont achevées, je ne peux plus rien pour elles.





– *La peinture comble-t-elle ta vie ?*

– La vie m'occupe entièrement : dans tous les aspects que je distingue et qui se confondent... Le fait de vivre de ma peinture – c'est une exigence que j'ai eue très tôt – m'oblige à avoir un rapport de peintre avec la société ; c'est-à-dire le rapport de quelqu'un qui a le temps de regarder autour de lui et de vivre parmi les autres pour cultiver les raisons de peindre et d'avoir des choses à dire et à peindre. J'ai envie d'être aussi fort que les grands peintres. Du coup je ne suis jamais content et c'est la moindre des choses... Cela n'exclut ni la douleur ni le plaisir !

Propos recueillis par Anto ALQUIER.